

**Toute la mémoire du monde**  
*Eau et sel* de Teresa Villaverde

Marie-Claude Loiselle

Numéro 110, printemps 2002

Les cinémas du Portugal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2002). Compte rendu de [Toute la mémoire du monde / *Eau et sel* de Teresa Villaverde]. *24 images*, (110), 24–24.

*Eau et sel*  
de Teresa Villaverde

**TOUTE LA MÉMOIRE DU MONDE**

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

Il ne faudrait pas s'y méprendre, *Eau et sel* n'est pas ce que les premiers moments du film laissent supposer. Il est bien le contraire d'une œuvre repliée sur l'intime qui se complairait à ressasser les écueils de l'incommunicabilité conjugale. Sur cette fausse piste, le film déploie peu à peu tout un lacs tenu de perceptions, de plongées aveugles au cœur de l'opacité même du monde et s'élève ainsi, comme en apesanteur, au-delà des contingences trop triviales du quotidien.

Là où les précédents films de Teresa Villaverde<sup>1</sup> présentaient des personnages claquemurés dans une incapacité douloureuse et destructrice de communiquer, *Eau et sel*, à travers le personnage d'Ana, semble se réconcilier avec le silence. Le silence comme frère du mystère insondable de tout ce qui nous entoure, comme dernier retranchement devant l'indicible. Mais il y a également ce qu'on ne sait pas dire: Ana ne peut exprimer à son mari pourquoi elle ne l'aime plus. Cherche-t-elle même à mettre des mots sur cet état de fait? En éloignant quelque temps sa famille, elle se forgera un îlot de solitude qui, loin de l'entraîner vers un repli sur elle-même, l'ouvrira à la vie qui bat

autour d'elle, qui grouille dans l'ombre, enfouie jusque dans le silence des pierres séculaires des maisons de ce petit village portuaire portugais. Ana regarde, écoute, mais tout demeure pour elle à une distance suffisante pour justement être observé, entendu — même celui qui aurait pu être l'amant de passage, pour lequel la vie du moment la rendait disponible.

Ainsi, elle entendra la détresse du jeune Alexandre, qui devient alors dans le récit comme une sorte de fil conducteur entraînant Ana jusqu'au seuil infranchissable du secret qui anéantit l'adolescent (Amélia, sa petite amie, est séquestrée par sa famille pour des motifs obscurs), comme il la conduira jusqu'au seuil presque métaphorique de la maison d'Amélia. Car ce secret porte en lui toute la mémoire des hommes, de leurs fautes, de leurs mensonges, de ce qui peuple leur existence de fantômes sans qu'ils ne sachent pourtant d'où vient cette douleur qui sourd en eux. Ces choses cachées, dont on ne parle pas sinon en chuchotant bien des années plus tard, hantent l'histoire de chaque coin de pays, de chaque village, de chaque famille depuis la nuit des temps. Et c'est là où le film de Teresa Villaverde est fort, dans

le pouvoir qu'il a de nous transporter bien au-delà de l'anecdote, vers les zones les plus troubles de la nature humaine.

Le silence n'est donc plus ici un poids, et moins encore un déficit de parole. Il est plein, plus chargé que tous les discours, les explications, les justifications. Le long plan-séquence fixe sur Ana attablée seule au bord de la plage un soir de fête, où affleure en quelques minutes une foule de sentiments contradictoires, indéfinissables, ambigus, que l'on déchiffre comme si tout dans ce silence devenait néanmoins presque transparent, en est un exemple éclatant. Ana affecte une satisfaction devant ce moment de solitude que l'on suppose espéré depuis longtemps. Elle fait tout pour y croire, mais sent pourtant monter un vague à l'âme, le chasse, essaye de se donner une contenance face à elle-même, puis semble sur le point de perdre pied. Est-ce tout à coup l'absence de sa fille, le vin, cette mélancolique chanson populaire déversée dans la salle, qui dans un autre contexte ferait sourire mais qui, à ce moment précis, dans ce lieu précis, devient si perfidement cruelle? Elle ne refusera pas la compagnie de cet homme, un inconnu, qu'on ne verra alors que de dos — comme s'il n'était pas convié à entrer dans la vie d'Ana ce soir-là, qu'il ne se retrouverait à sa table que pour la sauver du vertige, de la défaillance.

*Eau et sel* est un film de textures et de lumières: celles de la mer et de ses rivages, de rues à la fois vibrantes et austères, des nuits spectrales succédant aux ciels d'azur. Un film sensuel, mais sans la moindre ostentation, où la mélancolie s'insinue au cœur des choses pour leur faire rendre leur âme sans jamais dérober leur mystère. Il s'agit incontestablement d'une première œuvre de maturité pour Teresa Villaverde qui a su tirer du côté de l'épuration un sens déjà aigu de l'image et de la mise en scène, pour le mettre plus que jamais, grâce à cette retenue, au profit de l'essence même du film. Ce qui est de fort bon augure pour une cinéaste qui n'en est encore qu'à la mi-trentaine. ■

Alexandre (Alexandre Pinto) et Ana (Galatea Ranzi). Se réconcilier avec le silence.



1. Les très beaux *Alex* (1991) et *Deux frères, ma sœur* (1994). Son précédent film, *Les mutants* (1998), n'a malheureusement jamais été montré à Montréal.

**EAU ET SEL**

Portugal-Italie 2001. Ré. et scé.: Teresa Villaverde. Ph.: Emmanuel Machuel. Mont.: André Davanture. Int.: Galatea Ranzi, Joaquim de Almeida, Alexandre Pinto, Miguel Borges, Lúcia Sigalho, Maria de Medeiros. 117 minutes. Couleur.